



ALEX CAMARONE

**SAVE ME
IF YOU CAN**

**PRIX
MINI
4,99 €**

NEW ADULT



ALEX CAMARONE

Save Me if You Can

roman



© 2019, HarperCollins France.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-2059-4

Chapitre 1

Louise

La voix d'Edouard Sun, l'animateur de Brooklyn So Girly, vocifère dans mon radioréveil.

« Chères auditrices Lion, votre signe est au top ce mois-ci ! C'est le grand bouleversement dans votre vie ! Le ménage de printemps : on débarrasse tout et on recommence ! Les étoiles au-dessus de votre tête sont à la fête ! »

J'ouvre un œil.

« Forme : la nouvelle lune qui arrive mercredi vous redonne une énergie de folie ! Pourquoi ne pas vous lancer dans un nouveau sport ? Avez-vous pensé à un sport d'équipe, un truc un peu punchy ? Ou pourquoi pas un sport tout en muscles... La natation, par exemple... »

J'ouvre un second œil et serre les poings.

« Travail : coup d'accélérateur. Laissez-vous faire, on s'occupe de vous ! Vous démarrerez une collaboration avec une personne qui n'a pas fini de vous surprendre. À vous deux, le succès sera au rendez-vous ! »

Je fronce les sourcils et fulmine en mode taureau tout en attrapant un coussin.

« Amour : ah, ah ! Je vois vos oreilles se dresser, les filles ! Amour, amour, le mot magique ! Vous touchez la réussite du doigt grâce au Soleil, à la Lune et à

Mercuré ! Tout le monde est de votre côté et vous tire vers Vénus ! Fermez les yeux et ouvrez votre cœur ! Il est là, le prince charmant !

Chères auditrices Lion, l'heure n'est plus aux tergiversations et au doute, l'heure est au plongeon ! »

J'abats violemment le coussin sur mon radioréveil acheté chez Break The Price à 9,99 dollars.

« Mierge... Motre nigne nonnaît des monents dinnifiles... »

Edouard Sun s'étouffe, asphyxié par la masse de plumes qui s'est abattue sur lui. Je souffle un grand coup.

Il était une fois un être humain qui ne croyait pas aux contes de fées. Et encore moins aux horoscopes !

Moi, Louise Gramm, vingt-trois ans, née le 8 août 1994 à Prescott, Arizona. Signe... lion. *Très drôle !*

Avec mes cheveux couleur flamme et mes yeux verts, on me croirait pourtant tout droit sortie d'un film fantastique... Mais, désolée, c'est tout le contraire ! Mon univers à moi, c'est le réel. Le réel brut et sans fioritures.

Chez moi, deux et deux font quatre. Et je ne crois que ce que je vois.

En d'autres mots, je suis une prag-ma-tique. Une terre à terre. Une fille qui a la tête sur les épaules. Je préfère prévenir pour éviter les quiproquos inutiles du style : « Oh ! ben zut, je croyais que l'héroïne, elle était comme moi, une grande rêveuse ! » Ou bien (si un mec ouvrait ces pages, on ne sait jamais), les lamentations genre : « C'est quoi cette héroïne en bois ! Si les nanas, elles croient plus à nos salades, comment on va les emballer, nous ? »

Si ça peut vous consoler, vous n'êtes pas les premiers. Quand j'étais gamine, ma mère s'est arraché les cheveux en me racontant des histoires de sorcière ou de prince charmant. La maîtresse me regardait par-dessus ses

lunettes d'un œil inquiet lorsqu'elle ouvrait un livre de contes et que je me mettais à bâiller, moi, la meilleure élève de la classe.

Rien d'étonnant à ce que j'aie choisi toutes les options scientifiques au collège et au lycée, que j'aie obtenu le prix Graine de chercheur et celui du Scientifique en herbe, pour finir par faire une fac de sciences et décider que le sujet de ma thèse serait les neurosciences.

Rien d'étonnant non plus à ce que mon premier amoureux, qui répondait au nom de Max, ait été un mécano, avec un débit proche d'une dizaine de mots par jour. « Putain, c'est quoi ce moteur de merde ! Faut que je le redémonte ! » Tom, mon ex, était un peu du même genre, mais version défenseur au foot américain : « Si tu passes, je te plaque. »

Jason, mon meilleur ami, dit que c'est mon côté cartésien qui fait peur aux garçons et que c'est pour ça qu'en ce moment ma vie amoureuse ressemble un peu aux plaines de Sibérie balayées par un vent glacial. Il ajoute que l'amour a besoin d'« altitude ».

Je relève doucement le coussin.

« Il est l'heure pour moi, chères auditrices, de vous souhaiter une journée pleine de magie et de surprises ! Ouvrez vos chakras et visualisez votre karm... »

Cette fois, j'en finis avec Edouard Sun en tirant sur la prise (le bouton d'arrêt du réveil ne marchant qu'une fois sur deux).

Consultant mon téléphone, je me rends compte que j'ai deux appels en absence.

Je plisse les yeux et peine à lire le nom de la personne qui a cherché à me joindre deux fois...

Aphrodite.

Aphrodite Harisson ? Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir ? Nous nous sommes connues il y a trois

ans, au cours de danse de la fac. À l'époque elle faisait une licence de littérature américaine, si je me souviens bien. Mais depuis, nous ne nous sommes plus revues. Je suis même étonnée d'avoir encore son numéro dans mon téléphone. Aphrodite Harisson. Elle ne manquait pas d'imagination, tiens ! Elle était même très farfelue, autant dans sa façon de s'habiller que dans sa façon de penser. Je me souviens même qu'un jour elle m'a raconté qu'elle aimait bien se promener dans les cimetières et que lorsqu'elle circulait entre les tombes il lui arrivait d'entendre les voix des morts. Elle adorait discuter avec eux ! Une fois, elle a même prétendu avoir parlé avec un vieux général de l'armée qui avait fait la guerre de Sécession. Rien que ça ! Il y en a qui se font tout de même de sacrés films ! Je suis sûre que si on analysait leurs cerveaux on se rendrait compte que leur cortex et leur precunéus, ces zones qui permettent le traitement de l'information et les représentations, sont légèrement hypertrophiés !

Après des efforts surhumains, je parviens à me lever et à faire les trois pas qui me séparent de ma kitchenette. Enfin, « kitchenette » est un bien grand mot, issu de l'esprit inventif de l'agent immobilier qui m'a fait visiter l'appartement, car l'endroit se résume à un minuscule placard, un frigo pas plus gros que ma table de nuit et une plaque électrique d'un diamètre de douze centimètres ! Mais quand j'ouvre les portes, je constate avec une grande amertume que les étagères sont vides. Ou presque : un vieux sachet de thé à la menthe qu'avait apporté un soir de révision Betty, ma meilleure amie et camarade d'université, gît sur une étagère.

Mon estomac gargouille. J'ai sérieusement envie de pleurer. C'est comme ça toutes les fins de mois. Après le 20, je n'ai quasiment plus un dollar pour m'acheter quoi que ce soit. Ce mois-ci, c'est encore pire, nous sommes à

peine le 15. Mais, comme une idiote, je me suis inscrite pour la troisième fois cette année à un nouveau site de rencontres, qui celui-là m'a coûté 49,99 dollars ! Et qui s'avère, bien entendu, une belle arnaque ! Il va falloir que j'aille frapper à la porte de Jason, notre meilleur ami à Betty et à moi, deux étages plus bas, pour lui quémander un morceau de pain et un peu de confiture, histoire de me remplir le ventre pour entamer une journée qui ira encore à cent à l'heure. Heureusement, ma carte de self du restau U me donne droit à un repas par jour, car sinon je n'aurais pas d'autre solution que d'aller faire la queue à la soupe de la solidarité, organisée tous les soirs par des habitants de mon quartier pour les gens qui vivent dans la rue.

Après une nuit passée à bûcher sur la première partie de ma thèse de doctorat (plus exactement sur l'aire tegmentale ventrale et le noyau accumbens qui constituent les centres majeurs de la récompense dans notre cerveau), je dois dire que la pilule est dure à avaler.

Pourtant, je suis habituée à vivre avec peu. Ma mère nous a élevées seule ma sœur et moi dans des conditions difficiles. Toutes les trois, nous nous sommes soutenues pour faire face aux multiples tempêtes qui ont soufflé sur notre vie : l'abandon de mon père (parti avec une autre femme quand j'avais sept ans), la crise des *subprimes* (nous avons été chassées de notre appartement en 2008), les deux licenciements de ma mère, contrainte de cumuler aujourd'hui jusqu'à trois emplois pour survivre. Celle-ci dit souvent en plaisantant que nous sommes une véritable « famille modèle américaine ». Mais la famille modèle de ceux qui ont compris qu'entre le rêve américain et la réalité il y a un abîme ! En tout cas, si je n'avais pas eu de très bons résultats à l'école, je n'aurais jamais pu faire des études et venir ici, à New York. Et c'est parce que j'ai été major de ma promo, l'an dernier en master,

que j'ai pu obtenir une bourse de troisième cycle... et éviter d'aller faire des remplacements en tant que prof de physique dans des établissements difficiles du Bronx ou de Brooklyn.

Après avoir enfilé un jean, je m'apprête à descendre toquer à la porte de Jason quand mon téléphone sonne à nouveau. Hésitant un moment en voyant qu'il s'agit encore d'Aphrodite, je finis par céder et presse la touche « décrocher » :

— Eh, Louise ! Comment vas-tu ? Tu te souviens de moi ?

— Salut, Aphrodite. Bien sûr que je me souviens de toi.

Son ton enjoué n'a pas changé. Déjà quand on se voyait à la fac, elle me donnait toujours l'impression d'avoir gagné au Loto.

— Je te dérange ?

— Pas du tout. Je m'apprêtais juste à aller faire quelques courses.

— Pas trop tout de même ! Tu es toujours aussi mince ?

— Non, non, t'inquiète, je fais toujours attention à ma ligne, répliqué-je en sentant mon estomac s'étrangler.

— C'est vrai qu'une belle fille comme toi, si svelte, avec de si belles formes... Et tu fais toujours de la danse, je ne te vois plus au cours ?

— Ben, disons que j'ai vraiment beaucoup de boulot avec ma thèse. Et puis, avant que j'arrête parce que je ne supporte plus les gamins, je donnais des cours particuliers.

— T'as plus de job, alors ?

— Non.

— C'est justement pour ça que je t'appelle.

— Ah ?

— Ben, ouais. Je ne sais pas si tu te souviens, mais je travaillais dans une piscine à Bushwick...

— Je me souviens, oui. Tu travaillais à la caisse, non ?

— À la caisse, oui, on peut dire ça comme ça. En fait, c'est une piscine de quartier, et nous ne sommes que deux employés : l'homme d'entretien et moi.

— Ça doit être dur, alors, si vous n'êtes que deux ? Au bout de la ligne, je l'entends qui rigole.

— Pas du tout. Il n'y a quasiment jamais personne. En fait, je passe même une bonne partie de mon temps à lire.

— Dis donc, super. Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve des jobs comme ça ! Ils te payent, au moins ?

— Bien entendu ! Eh, je ne suis pas une esclave. C'est même bien payé !

— Ah, oui ? m'étonné-je en me disant qu'il y en a qui ont vraiment le don ou la chance pour se faciliter la vie.

— C'est un job à mi-temps, la piscine n'est ouverte que le matin, mais c'est payé 900 dollars par mois.

— « 900 dollars » pour ne rien faire ? m'exclamé-je, me rendant aussitôt compte que mes mots sont sortis tout seuls.

Aphrodite éclate à nouveau de rire, et j'avoue que ça commence à m'agacer qu'elle m'appelle au réveil bien que je ne l'aie pas vue depuis des années et me fasse part de son bonheur alors que je crève la dalle et que je bosse comme une dingue !

— C'est pour ça que je te téléphone, Louise. Ça te dirait d'arrondir tes fins de mois en n'ayant pas à aller à la mine ?

— Tu connais une autre piscine qui recherche quelqu'un ?

— Pas du tout. Je quitte mon job.

— Un job pareil ?

— Ben, disons qu'il m'est arrivé des trucs dans ma vie et...

— Des trucs graves ?

— Au contraire. Des trucs... super chouettes !

Bien sûr. Le contraire m'aurait étonnée !

— « Super chouettes » ?

— Je crois qu'on ne peut pas dire autrement. Je t'expliquerai quand on aura plus de temps, si tu veux. Alors, ça t'intéresse ?

Je suis tellement abasourdie par ma conversation avec Aphrodite qu'en sortant de chez moi pour descendre chez Jason, j'en oublie mes clés. Dans l'ascenseur, je croise un voisin qui porte des cartons. Je tente de trouver une place quand une voix rauque mais plutôt gaie et accueillante s'élève dans la cabine :

— Excusez-moi pour le dérangement, mademoiselle !

Je me demande à quoi il ressemble mais ses cartons lui montent jusqu'au-dessus de la tête.

— C'est que, poursuit-il sur le même ton allègre, je suis en plein déménagement...

Je n'entends pas la fin de sa phrase. Soudain, je me rappelle que je n'ai pas encore payé mon loyer ni versé la cotisation pour ma mutuelle étudiante et celle de mon assurance. *Mon Dieu, s'il m'arrive un pépin, je ne suis même pas couverte !* Quand les portes se rouvrent, je suis surprise quand l'homme aux cartons m'interpelle, j'avais oublié sa présence.

— Bonne journée, mademoiselle ! me lance-t-il avec bonne humeur.

Quand je me retourne, les portes se referment déjà.

— Ah, oui... Bonne... jour...

Le clac métallique de la fermeture couvre ma voix. Je n'ai pas été très polie mais me rassure en me disant que j'ai bien d'autres choses à penser et que ce n'est pas vraiment le jour.

Après tout, je ne le connais pas et ce n'est quand même pas ma faute si j'ai des soucis ! Si pour lui tout va bien, eh bien, pour moi les choses sont plus difficiles ! Non mais quel malotru ! J'ai horreur des gens qui te jettent leur bonheur à la figure alors que

tu ne les connais même pas ! Non mais décidément, qu'est-ce qu'ils ont tous aujourd'hui ? Ils font partie d'une association, ou quoi ? L'association des gens pour qui la vie est un long ruban sur lequel il suffit de se laisser glisser ?

Lorsque Jason m'ouvre sa porte, je constate qu'il a passé une nuit similaire à la mienne. Il est en caleçon et débardeur, les paupières encore collées.

— Louise ? T'es tombée du lit ?

— Il est plus de midi, *bad boy* !

Je le surnomme ainsi depuis qu'il s'est fait tatouer un étrange signe sur le biceps. Jason adore les signes mystiques, et tout ce qui est métaphysique, d'ailleurs. Parfois je me demande comment j'ai pu me lier d'amitié avec un garçon comme lui. Tout nous oppose. Ce qu'il aime, c'est exactement ce que je déteste : Jason aime la campagne, passe son temps à lire des gros romans, adore la neige et le froid, kiffe plus que tout le Nutella et les pizzas aux brocolis. Bien entendu, en ce qui concerne le sexe, nous sommes de bords opposés, Jason étant homosexuel, ce qui s'est plutôt révélé un grand avantage, car ça évite tout un tas de malentendus, surtout quand on est voisins.

— Midi ? Déjà ?

— Tu as fait la fête, ou quoi ?

— La fête avec les théories poétiques de Mallarmé et Lautréamont, deux poètes français du XIX^e siècle. Je me suis bagarré avec leurs poèmes jusqu'à 6 heures du mat. J'ai un de ces mal de crâne ! J'ai l'impression que mon cerveau va exploser.

Je le suis jusque dans sa pièce principale. Entre les cartons de pizzas, les bouteilles de bière et les fringues étalées un peu partout, on dirait que son appart a été choisi comme terrain d'essai par un labo de sciences

expérimentales spécialisé dans les théories du chaos. Le désordre est un autre trait qui nous oppose tous les deux.

— Moi, ce n'est pas le cerveau qui va exploser, c'est l'estomac !

Jason nous prépare un petit déjeuner qui m'arrache une larme lorsque j'aperçois tout ce qu'il a mis sur la table. Quant à moi, je lui raconte le coup de téléphone quelque peu étrange que je viens d'avoir et la proposition de mon ancienne camarade de danse.

— 900 dollars par mois pour un job à mi-temps, ça c'est génial ! s'exclame-t-il après m'avoir écoutée.

— Et en n'ayant quasiment rien à faire !

— Doublement génial ! Et où est cette piscine ?

— Tu veux me piquer le job ?

— Tu as besoin que je te rappelle le salaire de mon paternel chez Goldman Sachs ?

Autre trait qui nous distingue : Jason est pété de thunes ! Je lui fais un beau sourire pour lui signifier que son sens de l'humour est toujours aussi excellent, avant de répondre à sa question :

— La piscine se trouve à Bushwick.

— À Bushwick ? Juste à côté ? Dis donc, c'est cool.

— Mouais.

Il fronce alors les sourcils.

— Tu n'as pas l'air enthousiaste ?

— Parce que tu y crois à tout ça ? Quelqu'un qui t'appelle pour te proposer un super job sans que tu aies rien demandé ?

— Pourquoi pas ?

— En plus, la nana qui m'a proposé ça, Aphrodite, est une fille pour le moins étrange.

Jason éclate de rire.

— Comment as-tu dit qu'elle s'appelait ?

— Aphrodite, pourquoi ?

— Tu sais qui est Aphrodite dans la mythologie grecque ?

— Oh ! moi, tu sais, les légendes, ce n'est pas mon truc.

— Aphrodite était la déesse de l'amour et de la sexualité, répond-il avec un large sourire.

— Jason, ce sont ses parents qui lui ont donné ce nom. Elle n'y est pour rien.

— C'est toi qui le dis. Quand on porte un nom comme ça, on est forcément influencé. Tu vois, l'amour frappe à ta porte.

— Tu parles ! Et puis, ce n'est pas le moment, je suis bien occupée avec ma thèse.

— Tu ne m'as pas dit que tu t'étais encore inscrite sur un site de rencontres ?

— C'est juste pour passer le temps, pour décompresser. Je n'ai rencontré personne. De toute façon, je n'y crois pas à ces sites-là.

— Apollon frapperait à ma porte, crois-moi que je bondirais !

— Il a déjà frappé à ta porte. Il s'appelle Alfredo et il n'est pas venu du ciel mais de chez Gloomy's, le bar où tu l'as rencontré.

— Il n'empêche que la voyante que je suis allé voir l'an dernier, Miss Peakwick, me l'avait prédit.

— Pff !

— Ton Aphrodite, c'est un signe, je te le dis, Louise chérie !

Je hausse les épaules avant de répliquer :

— Mouais... Moi, je trouve ça louche, c'est tout. Les signes, je n'y crois pas. Et puis, il y a autre chose...

— Autre chose ? s'étonne Jason.

— Tu le sais bien : j'ai peur de l'eau.

— Le job, c'est de travailler à la caisse, pas en tant que maître nageur.

Depuis que j'ai failli me noyer à la piscine de Prescott,

où mon père m'avait emmenée, un après-midi vers la fin de l'année scolaire peu avant mes sept ans, j'ai développé une véritable phobie.

— Je ne suis quand même pas rassurée. Et si je tombais dans l'eau, hein ?

— Tu n'auras qu'à ne pas t'approcher, c'est tout.

Pendant que nous discutons, nous mangeons. Ne pouvant retenir la pulsion qui m'assaille, je dévore cinq muffins, huit madeleines françaises et deux grandes tartines de pain aux céréales achetés chez Angèle Baker, la meilleure boulangerie de Williamsburg.

— Et qu'est-ce que tu as dit à ton Aphrodite ?

— J'ai dit que j'allais y réfléchir mais elle m'a conseillé de ne pas trop tarder, car elle partait bientôt et connaissait d'autres personnes qui seraient intéressées.

— Si j'étais toi, je foncerais. Ça serait vraiment bête de te faire prendre une place comme ça !

— Tu ne trouves pas bizarre qu'elle n'ait pas proposé à des amis proches d'elle ?

— Elle n'a peut-être pas d'amis.

— Je ne pense pas. Aphrodite est quelqu'un de très sociable. Ce que je trouve étrange, c'est qu'on ne se connaissait pas plus que ça à l'époque. On se parlait après le cours de danse. On est juste allées boire un chocolat chaud une fois ensemble.

— Peut-être que ça lui a suffi pour apprendre à te connaître et qu'elle trouve que le poste te conviendrait parfaitement. Parfois, il faut peu de temps.

— Avant de venir, j'ai quand même cherché le numéro sur Internet et passé un coup de fil à la piscine, pour m'assurer qu'elle existait bien.

— Et ?

— Une vieille dame m'a en effet répondu.

— Tu vois, tu es trop méfiante !

— J'ai essayé d'appeler Betty pour lui demander

son avis, mais je n'ai pas réussi à la joindre. J'ai oublié qu'elle avait cours ce matin. Je compte l'appeler en rentrant chez moi.

— Betty réagira comme toi. Voire pire que toi.

— Betty a le nez pour flairer les trucs qui ne tournent pas rond.

— Un peu trop, selon moi.

— C'est une grande qualité en sciences. Et c'est bien pour ça qu'elle a un article qui paraît ce mois-ci dans la revue *Nature*. Elle y déclare la guerre à la théorie du Big Bang. Elle trouve qu'il n'y a rien qui tienne, tout est suspect. Selon elle, c'est une théorie pour les scientifiques en mal de religion, qui cherchent des réponses aux grandes questions de l'humanité.

— C'est peut-être une qualité dans le travail, mais ça n'en est pas toujours une dans la vie !

Jason fait une pause et me regarde avec un petit sourire ironique aux lèvres, avant d'ajouter :

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je te tire les cartes ?

— Grrr !

— Ou que je te lise ton horoscope pour la semaine à venir ?

— Grrr !

— Que je te donne le numéro de Miss Peakwick ?

Je mets en boule la serviette en papier entre mes mains avant de la lui balancer dessus. Puis je me lève en le remerciant et en lui disant que j'ai à faire.

— Tu te rappelles qu'on se voit bientôt chez Lucio avec Betty pour manger une pizza ?

Je hoche la tête, tout en me demandant comment je vais pouvoir payer ma part. J'en ai vraiment marre de courir après les sous !

Après avoir regagné mon appart et laissé Jason

entamer un nouveau round avec ses théories littéraires, je n'ai goût à rien et je tourne en rond. Au sens propre comme au sens figuré. À 2 heures de l'après-midi, j'ai déjà accompli le centième tour de ma pièce, même si, étant donné sa superficie (18,4 mètres carrés), mes déplacements sont proches d'une sorte de rotation sur moi-même. Dans ma tête, l'évaluation de la proposition d'Aphrodite s'est transformée en un véritable sac de nœuds. Les conseils de Betty, que j'ai eue en coup de vent, ne m'ont pas aidée. Comme l'avait deviné Jason, notre amie s'est montrée très soupçonneuse quant à cette « main tendue surgie de nulle part ».

— Je serais toi, ma Loulou, j'irais plutôt retenter ma chance à la fac, m'a-t-elle lancé.

— J'y suis déjà allée trois fois depuis la rentrée, il n'y aura pas de poste d'assistant cette année. Et puis, parfois, je me demande s'il ne faut pas coucher pour avoir un poste.

— Je te remercie.

— Je ne dis pas ça pour toi, Betty. Toi, tu es un génie, ce n'est pas pareil. Mais Jessica, celle qui a eu le poste au département de neurosciences cette année, il n'empêche que c'est la maîtresse du directeur du département.

— Le type aux cheveux jaunes et aux joues rouges qui était à la fête qu'elle a organisée chez elle le mois dernier ?

— Lui-même.

— Mais il est laid comme un pou !

— Je ne te le fais pas dire. En même temps, je me dis que je n'ai rien à perdre à accepter ce job ?

Notre conversation a été interrompue, car Betty devait retourner en cours, mais je ne l'ai malheureusement pas convaincue. Le choix sera donc le mien.

En temps normal, je me serais tout de suite rangée de

son côté. J'aime les choses carrées et je préfère toujours ce qui est clair et distinct, ce qui est évident ou peut s'expliquer. J'avoue que j'ai du mal à me fier à des personnes comme Aphrodite. Non qu'elle m'ait fait du mal ou se soit montrée antipathique. Bien au contraire, elle m'est toujours apparue sous le même jour : positive, souriante, amène. Mais j'ai peur que sa personnalité soit nettement différente de la mienne. Aphrodite est le genre plutôt mystique, quelqu'un qui aime tout ce qui est mystérieux. Ce qu'elle m'a raconté à propos de ses balades dans les cimetières en est une preuve on ne peut plus manifeste. Sa façon de se vêtir : ses docks, ses châles noirs, les chapeaux qu'elle porte souvent, son maquillage dans des tons obscurs... en attestent également. Et j'ai beau essayer de trouver des réponses, je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle n'a pas proposé ce travail à quelqu'un de plus proche. Pourquoi ne lui ai-je pas demandé ? Je me souviens qu'à un moment de notre conversation ça m'a brûlé les lèvres. Sa façon de cultiver le secret quand je l'ai interrogée sur la raison pour laquelle elle quittait le poste m'a aussi posé question. « Il m'est arrivé des trucs super chouettes ! » Qu'est-ce que c'est que ces cachotteries ? Soit elle a rencontré un type plein de flouze, soit, je ne sais pas, un éditeur lui a dit qu'il allait publier son roman et qu'il deviendrait un best-seller. Mais pourquoi ne pas m'en parler tout de suite ? Les filles compliquées, ça n'a jamais été mon truc. Ça me rappelle Grace, ma copine de classe au collège : quand tu lui demandais ce qu'elle avait fait le week-end ou pendant les vacances, elle partait toujours dans un feuilleton en quarante-trois épisodes, tout ça pour te dire qu'elle avait été avec ses parents au bord de la mer ou qu'elle avait passé la journée dans le centre hippique où elle avait son cheval.

Pour autant, comme je l'ai dit à Betty : « Qu'ai-je à

perdre ? » Après tout, un tel job, s'il est comme Aphrodite me l'a présenté, me faciliterait grandement l'existence. D'autant plus que ça m'arrange de travailler le matin. J'ai vu les horaires d'ouverture : 9 heures-13 heures. Moi qui n'arrive pas à bosser sur ma thèse le matin, ça serait pas mal. Et Jason n'a pas tort, c'est tout près de chez moi, il faut à peine un quart d'heure à pied pour s'y rendre. Je ferais même un peu d'exercice, comme ça ! En dehors de ma thèse, je ne fais rien. Ce n'est pas ma vie amoureuse et sexuelle qui me prend du temps. Depuis des mois, c'est le calme plat ! Alors cela me changerait les idées.

Et c'est vrai que ça m'ennuierait quand même que quelqu'un d'autre prenne ce job à ma place ! J'en ai assez bavé comme ça, non ? Moi aussi, j'ai le droit d'avoir un petit coup de pouce ! Pourquoi ce serait toujours les autres qui en profitent ?

Avant de me rendre au restau U pour y prendre mon repas du soir, je décide de rappeler Aphrodite. Je suis super nerveuse tout à coup. J'appréhende ce qu'elle va me dire. *Et si elle me dit que c'est trop tard, hein ? J'aurai l'air maligne !*

Quand je saisis mon vieux téléphone à clapet que m'a refilé Amanda, ma frangine, j'ai les mains en sueur, comme si j'allais appeler le ministre du Travail ou le Prix Nobel de physique.

Je me mets même à balbutier au moment où Aphrodite décroche.

- Eh, Louise ! Tu as réfléchi à ma proposition ?
- Ben... C'est que... je me suis dit... que...
- Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Rien... C'est que... ça caille dans mon appart !
- Tu as froid ? Avec cette journée qu'on a eue

aujourd'hui ? Avec Eros, on a passé l'après-midi à Central Park.

— « Eros » ?

— Oui, je t'expliquerai comment je l'ai rencontré... On aurait cru l'été indien. Ça a du bon, le réchauffement climatique, tu ne trouves pas ?

Les éclats de rire de mon ancienne camarade de danse explosent dans mon petit portable en plastique. Je m'efforce de l'accompagner, mais je me crispe encore davantage en entendant combien mon rire sonne faux.

— Tu as peut-être déménagé, t'habites en Alaska maintenant ? Non, je plaisante ! Bon alors, tu as pris une décision ?

— Oui.

— Et alors ?

— Oui.

— Oui, quoi ? Je ne comprends pas. Oui, tu acceptes ?

Je voudrais dire autre chose mais ma mâchoire se serre dès que j'ai prononcé le premier mot.

— Oui.

Un silence suit. Puis, j'entends Aphrodite rigoler à nouveau.

— Mais c'est super, ça ! Tu as vraiment raison, tu sais. Tu vas voir, c'est un endroit *magique* !

Je me raidis en répétant :

— « Magique » ?

— Oui, vraiment magique. Tu vas voir. Il va t'arriver des trucs *super chouettes* à toi aussi.

Je m'apprête à répéter ironiquement ces mots qui m'ont fait dresser les poils mais je les ravale et laisse Aphrodite enchaîner :

— Ah, au fait, j'ai oublié de te demander un truc la dernière fois : tu es encore célibataire ?

Je reste muette un instant, puis parviens à balbutier :

— Euh, oui... Mais pourquoi tu me demandes ça ?

- Rien, c'est pour le job.
- Pour le job de caissière à la piscine ?
- Bon, je dois te laisser, Louise. Mais tu me raconteras, hein ?

En raccrochant, j'ai l'impression d'avoir été la pire des imbéciles. « Un endroit magique » ? Où il t'arrive « des trucs super chouettes » ? Mais c'est quoi ce job ? On est chez les Bisounours ou quoi ? Que m'a-t-il pris de me fier à une nana comme Aphrodite ? Betty m'a mise en garde pourtant. Comment ai-je pu être si naïve ?

Et pourquoi m'a-t-elle demandé si j'étais célibataire ? C'est un salon de massage thaïlandais, son truc, ou quoi ? Un réseau d'escort-girls ?

Je ferme le clapet de mon téléphone et retourne les affaires dans mon placard à la recherche du pull jaune que je ne quitte pas depuis des jours. Bien entendu, il est introuvable. Je finis par prendre mon sweat-shirt avec l'inscription « Célibataire forever » surmontée d'un cœur percé d'une flèche, que m'a offert Jason pour mon anniversaire.

IL BOULEVERSE SON UNIVERS ELLE LUI PERMET D'ÉCHAPPER AU SIEN.

ELLE, C'EST LOUISE. Elle ne jure que par les mathématiques et ne croit que ce qu'elle voit. Quand elle a commencé son job à la piscine de Bushwick – l'un des quartiers les plus dangereux de New York –, elle a pensé comme tout le monde que le type responsable de l'entretien, avec ses lunettes noires et son sweat à capuche, n'était qu'un voyou bon à attirer les ennuis. Pourtant, son intuition, elle, lui souffle de voir au-delà des apparences.

LUI, C'EST BLAKE. Les gangs représentent son cauchemar, et la pauvreté, son quotidien. Chaque jour, le regard des autres lui rappelle d'où il vient. Mais celui de cette fille, à l'accueil, est différent... Comme si elle savait que son agressivité n'est qu'une façade. Comme si elle voyait qui il est vraiment.

Alex CAMARONE a quitté le monde du théâtre pour se consacrer à l'écriture, explorant l'univers de la jeunesse avant de découvrir celui de la romance. Installé dans le sud de la France, il écrit aujourd'hui sous plusieurs pseudos.

75.6921.6



4,99 €

